



**HAL**  
open science

# Les submorphémies : constructions et discussions - Éléments de constitution poétique des submorphémies linguistiques

Didier Bottineau, Marine Poirier

► **To cite this version:**

Didier Bottineau, Marine Poirier. Les submorphémies : constructions et discussions - Éléments de constitution poétique des submorphémies linguistiques. Bravo Federico. Poétique du signifiant. Approche submorphémique de l'espagnol, Presses Universitaires de Rennes, 2022, Rivages linguistiques. hal-03092922

**HAL Id: hal-03092922**

**<https://hal.science/hal-03092922v1>**

Submitted on 30 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les submorphémies : constructions et discussions Éléments de constitution poétique des submorphémies linguistiques

Didier Bottineau & Marine Poirier  
(CNRS & UMR 5191 ICAR – ENS de Lyon /  
Université de Lille – SHS & EA 4327 ERIMIT)

### Introduction

Dans les études littéraires, l'intuition submorphémique est quasiment constante et révélée par les procédés poétiques que sont l'assonance, l'allitération, l'harmonie imitative ou la paronomase. De telles figures surprennent parfois lorsqu'elles se manifestent dans un discours plus spontané, où il est n'est pas toujours évident d'imputer à un auteur singulier une intentionnalité réflexive dans leur utilisation en tant que procédés littéraires. R. Jakobson commente ainsi la paronomase spontanément formée par une locutrice :

Une jeune fille parlait toujours de « l'affreux Alfred ». « Pourquoi affreux ? » « Parce que je le déteste. » « Mais pourquoi pas terrible, horrible, insupportable, dégoûtant ? » « Je ne sais pas pourquoi, mais affreux lui va mieux. » Sans s'en douter, elle appliquait le procédé poétique de la paronomase. (Jakobson 1963 : 219)

Ces phénomènes semblent être plus nombreux qu'on ne le pense<sup>1</sup> ; on peut penser à certains figements que l'allitération semble solidariser, telles que les « formules allitérées »<sup>2</sup> qui hantent les langues – *prometer montes y maravillas, a cal y canto, entre cruz y caldero ; sacar fuerzas de flaqueza, sorber el seso, pelar la pava* ou encore *saber más que Salomón* (ou *Séneca*, selon les cas) – ; mais on peut également penser à des discours plus libres. On pourra par exemple se rappeler cette collègue qui, en juin 2015 et en préambule à sa communication lors d'un colloque de linguistique hispanique, avait annoncé qu'elle aurait aimé présenter des conclusions le jour même mais que, « pour l'inSTant », elle en « reST[ait] au STade du conSTat et des queSTions ». À l'écoute de cette annonce, une oreille attentive ou sensible à la littéralité du signifiant et aux phénomènes d'allitération ne pouvait qu'être à la fois saisie et amusée de la présence obsédante, dans chacun des mots lexicaux de la phrase, du groupe consonantique ST.

Dans ces différents cas, il est possible de s'en tenir à l'identification d'une analogie de circonstance ou d'une allitération purement conjoncturelle : ainsi, la paronomase *affreux ~ Alfred* permettrait ponctuellement de reconnaître de l'« affreux » dans « Alfred » et vice versa, donnant lieu à une intégration conceptuelle réciproque (comme si Alfred désignait tout à coup l'affreux par antonomase et inversement). Il est possible aussi, toutefois, d'y voir l'affleurement local d'un réseau signifiant plus large. En ce qui concerne le groupe consonantique ST, par exemple, il se trouve que plusieurs travaux sur la submorphémie l'ont de longue date identifié dans des signifiants lexicaux ou grammaticaux liés entre eux par la notion d'arrêt et d'interruption – (Bottineau 2010, 2012) ; voir par exemple STop, obSTruction, obSTacle, nonobSTant (Nemo 2004 : 212). Tout se passe comme si la répétition de cet élément non-morphémique s'acharnait à souligner le blocage qui avait arrêté la collègue dans sa réflexion et

---

<sup>1</sup> C'est l'idée développée par F. Bravo (2010 : 343 & 2011 : 218 et sq.), qui en donne de nombreux exemples, citant également celui de R. Jakobson.

<sup>2</sup> L'expression est de J. Morawski (1937), qui en cite de très nombreuses. Certaines se sont perdues dans l'évolution de la langue, telles que *feo / fermoso* (désallitérée : *feo-hermoso*), *falagar / ferir* (*halagar-herir*, éventuellement allitération pour l'œil), *flamma / focus / fumus* (désallitérée : *llama-fuego-humo*). D'autres, au contraire, ont pu apparaître avec l'évolution.

qui semblait tant la frustrer (fruSTrer ?) ; tout se passe également comme si cette répétition tissait tout à coup des liens signifiants non seulement entre les mots en présence dans la phrase elle-même, mais peut-être aussi entre ces derniers et tout un réseau de signifiants marqués par ST (*stop* et ses amis), cités plus haut. Dans le cas d'« affreux Alfred », le réseau se tisse avec des signifiants tels que FRayeur, affRE, FRapper / (esprit) FRappeur / FRappant, FRiction, FRotter, FRôler ou FRacturer (voire faire FRoid dans le dos), où s'établit un lien étroit entre une expérience psychologique et un ressenti tactile.

Ce préambule soulève plusieurs questions :

1) Celle du statut même de ces éléments submorphémiques. Tant en linguistique qu'en poétique, on observe à la fois que se manifeste un phénomène mais que l'observateur semble avoir du mal à *constituer l'unité*, notamment en lui donnant un nom. En poésie, on parle d'« allitération en [fr-] » sans catégoriser l'unité FR- elle-même ; en linguistique, on parle de « submorphémie »<sup>3</sup>, ce qui est une manière négative de poser le phénomène par rapport à la morphémie, et on peine à trouver des termes véritablement positifs<sup>4</sup>. Quel statut leur donnera-t-on ?

2) Celle de la possibilité de lier tout ou partie de ces éléments submorphémiques à un effet sémantique particulier (un « invariant »), tel que celui d'interruption dans ST. De quel type cet effet sémantique peut-il être et dans quelles conditions peut-on l'identifier ?

3) Celle de la systématisme des éléments submorphémiques. Les deux possibilités évoquées dans le paragraphe *supra* évoquent deux types de submorphémie, qui ne sont pas sans rappeler une certaine dichotomie *langue ~ parole* : une submorphémie *in praesentia*, actualisée par le discours ; et une submorphémie *in absentia*, évoquant des réseaux signifiants sous-jacents. A-t-on affaire à un procédé ponctuel étroitement dépendant d'un contexte ou à un phénomène qui spécifie le fonctionnement des signifiants en général dans une langue ? Dans quelle mesure peut-on dire que la submorphémie « fait système » ? Pour esquisser des pistes de réflexion sur ce point, on s'interrogera notamment sur la notion même de *système*, à différencier de celle de *structure*.

Cet article proposera des pistes de réflexion et de réponse aux trois questions ici soulevées ; on commencera, avant tout, par rappeler une diversité d'approches qui se sont intéressées à la submorphémie, avec l'objectif de situer la nôtre.

## 1. La diversité (théorique et typologique) des approches submorphémiques

Le mot « submorphémie » laisse l'impression d'une grande unité de façade : il couvre l'ensemble des descriptions du lexique et de la grammaire qui proposent des segmentations sémantiquement pertinentes au-dessous du niveau conventionnel du morphème lexical. Toutefois, il est crucial de garder à l'esprit que *les submorphémies* ouvrent une grande diversité d'approches à la fois historiques, descriptives et paradigmatiques. En voici quelques exemples.

---

<sup>3</sup> On pense également au « marqueur sublexical » de J. Tournier. La récurrence de *sub-* dans *submorphémique* et *sublexical* se relie implicitement à d'autres termes tels que *subreptice*, *soupçonner*, *suspecter*, *spéculer*, toujours avec cette idée d'entrer dans une zone occulte, voire interdite. Les hésitations terminologiques mêmes sont révélatrices d'une résistance et d'une crainte à explorer ce domaine.

<sup>4</sup> Éventuellement, le phonesthème de J. R. Firth.

- **D. Philips** (depuis 1997) observe en anglais l'établissement de classes de mots que fédèrent des éléments formateurs initiaux (« mots en <sn-> », « mots en <st-> ») liés à un invariant. Il considère ces éléments formateurs non tant comme des objets, mais comme des relations « phono-notionnelles » entre les mots d'une même classe, et retrace ces relations jusqu'en indo-européen. Cette recherche lui permet de proposer une **théorie sémiogénétique**, en posant l'hypothèse d'un mode d'émergence et d'évolution du signe linguistique via la nomination initiale des parties du corps, puis la prolifération des signes par projection des éléments nommés sur d'autres référents (<kn->, par exemple, initialement lié à la bouche puis au genou, se projette sur tous les référents liés à l'articulation).
- Dans son modèle appelé **TME** (Théorie des Matrices et des Étymons, depuis 1997), **G. Bohas** propose une organisation du lexique arabe autour de « matrices ». Il appelle « matrices » des combinaisons réversibles de traits phonologiques (par exemple [labial] x [coronal]) auxquelles est attaché un invariant (ici, « porter un coup »), et qui se réalisent différemment dans les étymons – *batta* (couper), *badaha* (fendre), *hadafa* (retrancher), *farata* (percer et vider) par exemple. Il étend le modèle aux langues romanes, en montrant par exemple (2016 : 89 et sq) l'existence d'une corrélation entre le trait dorsal (présent dans /k/, /g/, /ŋ/) et la courbure en français (*concave, convexe, cloque, montagne*).
- Les travaux de **F. Nemo** (2004) l'amènent à reconnaître en français ce qu'il nomme des *morphèmes* polymorphes, lesquelles s'instancient ensuite dans des *lexèmes*<sup>5</sup>. Par exemple, des « lexèmes » tels que *frôler, effleurer, érafler, flirter* ont en commun un « morphème » \fɪʁ/, qui repose sur une base consonantique différemment linéarisée selon les cas. Certains lexèmes qu'une approche analytique plus traditionnelle éprouve des difficultés à analyser (qu'est-ce que *cep* dans *déception*, une fois *dé-* et *-tion* compris ?) deviennent alors lisibles (ainsi *déception* se trouve lié à *espoir* via leur morphème polymorphe commun \sep/, reposant sur la base consonantique SP). Le modèle permet à la fois de structurer le lexique et de réaliser des prédictions sémantiques.
- La **cognématique** de **D. Bottineau** (à partir de 1999) se construit initialement sur les marqueurs grammaticaux de l'anglais, puis s'élargit à d'autres langues. Seule théorie intégrante dans le domaine grammatical à ce jour (à notre connaissance), elle structure les invariants abstraits d'opérateurs grammaticaux à partir du profil articulatoire des phonèmes souvent opposés en micro-systèmes submorphémiques. Par exemple, en espagnol, les cognèmes K (convocation d'une entité amémorielle) et T (convocation d'une entité mémorielle), dont le contraste cognitif se fonde sur l'antériorité de /k/ et la postériorité /t/ du point de vue du sujet parlant, sous-tendent des oppositions intracatégorielles (*cuanto / tanto, cual / tal*) et intercatégorielle (*que vs de* après *más* en construction comparative) ; les cognèmes I (conjonction) et A (disjonction) opposent distributionnellement les adverbes spatiaux (*aquí vs. acá*) et se combinent au sein de divers marqueurs (imparfait -*ía*, inaccompli, vs adverbe *ya*, accompli : I+A = franchissement de seuil, l'avant ou l'après étant mis en exergue par l'accent d'intensité)<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> La terminologie *morphème* ~ *lexème* diffère en cela complètement d'autres usages plus traditionnels (voir Nemo 2005).

<sup>6</sup> De nombreux travaux en linguistique hispanique s'appuient sur la cognématique ; les exemples ici cités en sont issus. Sur T/K dans *tan/tal/cuan/cual*, voir Bottineau (2012) et Fortineau-Brémond (2012), dans *más de ~ más que*, voir Poirier (2018). Sur I/A, voir Bottineau (2009) pour *aquí/acá* et d'autres oppositions ; voir Poirier (à paraître) sur *ya* et *-ía*.

Les submorphémies lexicales et grammaticales semblent être des morphosémantiques divergentes : investie dans le lexique, la submorphémie se consacre à la sélection des kinèmes constitutifs des notions dans leur dimension incarnée ; investie dans la grammaire, elle se concentre sur la coordination de kinèmes articulatoires composant des invariants abstraits. Certaines langues comme l'anglais et l'arabe formalisent la distinction sémantique entre submorphémies lexicales (kinématique) et grammaticale (cognématique) par des appareils *ad hoc* (anglais : phonesthèmes vs. cognèmes) cadrant avec des contraintes morphophonologiques, alors que d'autres langues le font moins (langues romanes) voire pas du tout (guarani, inuktitut). Le degré de distinction des submorphosémantiques lexicales et grammaticales n'est pas un universal langagier, mais une spécification typologique propre à chaque langue (en tant que structure engendrée par un système : on précisera plus avant cette terminologie).

Par ailleurs, la diversité des approches est relative au type de langue à partir duquel chaque modèle est initialement conçu. Par exemple, la notion de *matrice* chez G. Bohas est inévitable pour décrire la structure du verbe des langues sémitiques, qui croise des matrices consonantiques pour la notion et des schèmes vocaliques pour la conjugaison. Chez J. Firth, la notion de phonesthème résulte du fait que le lexique anglais est monosyllabique et que la submorphémie est fortement contrainte par ses possibilités d'insertion en attaque et en coda. Le modèle de F. Nemo, inversement, est sous-tendu par le caractère polysyllabique et inaccentué du lexique français. Il n'existe pas encore de submorphémie générale de portée typologique universelle, mais un ensemble de submorphémies relatives à des langues et groupes de langues contraints par des propriétés typologiques particulières et entre lesquels des études contrastives sont possibles (par exemple, la possibilité d'étendre le modèle matriciel de G. Bohas aux langues romanes).

Enfin, les modèles submorphémiques divergent également en ce qui concerne le statut à donner au submorphème. D'une part, il est possible d'avoir **une approche symbolique de la submorphémie**, laquelle encode, par des impressions phonatoires, des impressions d'origines autres que phonatoires – avec divers processus de synesthésie le cas échéant –, et une relation d'iconicité entre les secondes et les premières ; dans ce type d'approche, le lexique est inspiré par une représentation cognitive des notions qui préexistent à la forme des mots. D'autre part, il est également possible **d'en avoir une approche plus résolument moniste**, qui suppose une autre perspective sur le signifiant : ce dernier n'est pas appréhendé alors comme l'encodage d'impressions sensibles, mais comme étant lui-même une *expérience sensible et motrice*. Ce retournement paradigmatique s'observe à maintes reprises chez les spécialistes de la submorphémie – on le voit chez M. Toussaint et chez D. Bottineau<sup>7</sup>, indépendamment l'un de l'autre. Il interroge la nature même du rapport *forme ~ sens* et le degré de distinction et d'intégration qu'il convient de faire entre les deux à ce niveau.

---

<sup>7</sup> M. Toussaint en vient à se poser la question : « on peut se demander si les signifiés ne sont pas que l'enregistrement du sens des signifiants... » (2003 : 341) – et ce alors que dans les études antérieures, son positionnement était inverse : le signifiant comme enregistrement du signifié. De même, la cognématique de D. Bottineau (dans le domaine grammatical) a commencé par se penser comme un ensemble de submorphèmes grammaticaux dont le profil articulatoire épousait iconiquement des processus conceptuels abstraits à des fins d'encodage, de transmission dans l'intersubjectivité (communication en tant que transmission d'informations) et de décodage. À partir de 2006, D. Bottineau renverse cette problématique et définit le *cognème* comme un élément submorphémique articulé permettant de développer un protocole d'élaboration du sens qui n'a pas à être mémorisé ni à former une représentation au sens classique du terme.

## 2. Le statut des submorphèmes : *dyadique* ou *monadique* ?

Pour atteindre le cœur de la question, revenons un moment sur une évidence apparente : le *dyadisme* du signe linguistique en tant qu'unité lexicale.

Dans le rapport *signifiant* ~ *signifié*, le signifiant, même envisagé comme unité d'action incarnée, évoque *autre chose que lui-même* – dire « arbre » évoque tout à fait autre chose que ce pourrait évoquer l'écoute ou la profération de « arbre » pour un locuteur-auditeur ignorant le « sens » auquel renvoie la « forme ». Le signe linguistique lexical de niveau morphémique est essentiellement **dyadique** : la puissance sémiotique de l'unité réside dans sa capacité même à faire penser ailleurs ou au-delà de ce qu'évoque sa propre expérienciation – raison pour laquelle des évocations comparables (ou convergentes) sont accessibles à partir de signifiants évocateurs variables tels que les exemples canoniques saussuriens *arbre, tree, arbor, derevo*. Par rapport à cela, il existe également des signifiants **monadiques**, ceux dont la puissance évocatrice coïncide avec l'expérienciation phonatoire. Au niveau morphémique de l'unité constituée, reconnue et isolable (frontérisable), il s'agit des onomatopées (*aïe, pan, paf*) et de diverses interjections (*ouf, oups*) dont la performance phonatoire *coïncide* avec l'évocation d'une expérience corporelle somatique, psychologique ou pragmatique : *aïe* dans son emploi spontané et pulsionnel coïncide avec la douleur ressentie ou évoquée par anticipation et simulation (*aïe aïe aïe !*), *oups* coïncide avec la gêne instantanément ressentie ou évoquée en guise de commentaire des bévues d'autrui (*oups* comme titre de magazine « pipole »)<sup>8</sup>.

Au niveau submorphémique, la proposition théorique ici avancée consiste à proposer que les unités lexicales dyadiques telles que *arbre* **peuvent intégrer des composantes sublexicales à caractère monadique** telles que *-rbr-*, dont l'articulation, phono-kinématique, fait vivre au corps parlant un modèle d'expérience motrice vocale de même profil qu'un modèle d'expérience motrice non vocale pertinent dans le rapport biomécanique du corps vivant à l'objet évoqué, en l'occurrence la notion de dialectique de la résistance et de la rupture (*-rbr-*) pour l'idée de l'arbre (qui résiste aux phénomènes météorologiques et à l'intervention humaine).

Tel est précisément le propos du créoliste J. Bernabé, pour qui les submorphèmes se caractérisent par « la fusion (voire la confusion) de la substance de l'expression et du contenu » (2012 : 20), c'est-à-dire du signifiant submorphémique dans sa dimension matérielle et du signifié évoqué dans sa dimension empirique<sup>9</sup>. J. Bernabé se fonde sur les travaux du

---

<sup>8</sup> En théorie, tout lexème peut être monadisé ou dyadisé. Anecdote authentique : au cours d'une conversation personnelle, une enfant francophone, entendant le mot basque *betaurrekoak* qu'elle ne connaissait pas, a immédiatement décidé qu'il signifiait « perroquet », et s'est amusée à le répéter en exagérant le roulement du [r] et la longueur de la voyelle finale finale, « betaurrrekoaaaak ! ». Monadisé, le mot basque *betaurrekoak* est alors interprété dans l'improvisation comme le cri du perroquet ou le nom de l'animal. Mais dyadisé, le signifiant agglutiné « œil-devant-déterminant-pluriel » est habituellement *réminiscé* comme signifiant « les lunettes ».

<sup>9</sup> Cet auteur va même encore plus loin en évoquant une seconde fusion, celle du submorphème monadique en tant que **modèle** général d'énonciation signifiante (classe de marqueur) et celle de la **réalisation ponctuelle** de ce submorphème lors d'un épisode énonciatif singulier proféré par un corps vivant dans une situation spécifique, qu'il nomme dans sa terminologie un peu complexe « [la fusion] de la substance de l'expression et de celle [la substance] du contenu ». La première fusion, qui « monadise » la forme et le sens, est qualifiée d'ictonique dans la mesure où elle fait apparaître un mimétisme forme / sens à l'observateur extérieur (le linguiste) qui les scrute en persistant à les distinguer ; la seconde fusion, qui « monadise » la classe de submorphème (en tant que modèle) et chacune de ses occurrences épisodiques (effectivement vécue par profération située dans l'espace, le temps et le corps vivant en un instant de son activité), est qualifiée d'« indexicale » dans la mesure où l'expérience *située* de l'activité énonçante coïncide avec l'évocation également et identiquement située de l'impression dont elle est porteuse. Il y a ainsi chez J. Bernabé un principe de la double monadisation,

sémioticien et poéticien J. Derveaux (2003) dont l'étude sur *La poétique sémiophone* porte précisément sur la capacité de l'expérience dans leur dimension sonore à évoquer les traits sensibles suscités à l'interprétation de la lecture du texte poétique : J. Derveaux s'intéresse à la « motivation intrinsèque »<sup>10</sup> du signifiant, le premier se concentrant sur l'expérience auditive et le second sur l'expérience motrice de l'activité phonatoire (avec indexation des profils des mouvements de la langue et ceux du corps impliqués dans la perçaction des objets et processus). J. Bernabé transfère le modèle poétique de la sémiophonie et applique le répertoire des phonèmes de Derveaux à son propre modèle de l'organisation submorphémique des marqueurs de langue en créole guadeloupéen et martiniquais : **il propose alors implicitement et de facto l'incorporation d'une composante poétique-monadique de niveau submorphémique au sein même des unités linguistiques-dyadiques** que forme le répertoire de signes lexicaux<sup>11</sup>.

La démarche, sans le dire, **coïncide avec la proposition centrale de l'énactisation du signifiant en linguistique éactive** : envisager le signe dans sa dimension bio-éthologique comme unité d'action vécue en *première personne* comme opérateur, et en *troisième personne* comme symbole de l'évocation du sens (Bottineau 2017).

La **relation entre submorphémie monadique et morphémie dyadique** résume l'histoire de l'autonomisation du langage humain depuis ses origines fonctionnellement asservie en tant qu'accompagnement d'activités autres que langagières et imaginationnelles. **Au départ, la signifiante monadique** : la capacité de toute vocalisation à évoquer une entité autre que le corps parlant en relation directe avec son propre ressenti sensorimoteur par le corps parlant, sa signifiante poétique, iconique et indexicale, d'orientation centripète et *réflexive*. Par exemple, en wolof, le « chat » se dit *niao* : le signifiant fait coïncider le concept abstrait et l'ensemble de la catégorie avec l'impression sensible produite par la rencontre prototypique avec ses occurrences possibles, le miaulement ; ce signifiant monadique indifférencie l'onomatopée et la désignation : la coïncidence de l'articulation humaine (productrice d'impression auditive) et de l'éthologie animale (l'impression auditive du miaulement) suffit au corps parlant à se faire évoquer l'idée par sa propre action. **À l'arrivée, la signifiante dyadique** : la capacité de toute unité lexicale à évoquer autre chose qu'elle-même, d'orientation centrifuge et transitive, visant à l'altérité, condition nécessaire à toute activité langagière créatrice et imaginative, intellectuelle et culturelle – le mot comme acte de voix évoquant autre chose que l'acte même ; le signifiant « chat » évoquant un signifié conceptuel et potentiellement

---

**iconique** au niveau du rapport forme-sens dans la classe de marqueur et **indexicale** au niveau du rapport classe-occurrence liant l'épisode signifiant à la situation et activité vécue.

<sup>10</sup> Le terme est de G. Bohas (2016 : 22 et sq) et s'applique au lexique des langues sémitiques dans le cadre de la TME. Ph. Monneret (2003 : 6 et sq.) parle pour sa part de « motivation interne », par opposition à la « motivation externe » (ou « relative » pour F. de Saussure).

<sup>11</sup> La conciliation des faits poétique et linguistique en submorphémie a son histoire dans la pensée linguistique, qui voit émerger l'idée de la sémiophonie par étapes successives. Dans *l'Éloge des voyelles* (1934) de l'écrivain allemand E. Jünger, les voyelles sont analysées en fonction de leur potentiel intrinsèque d'évocation sensorielle et émotionnelle en discours (d'où la fascination d'Hitler pour ces travaux et son intérêt pour la rédaction de ses propres discours et leur déclamation face à un public à conquérir) et jouent par leur corporalité même un rôle motivateur dans le lexique de la langue (la *Ursprache*, non pas la « langue origine » au sens diachronique mais la « parole source », la capacité de la vocalisation à faire sens : une sémiophonie non théorisée en tant que telle). Jünger amalgame les composantes émotionnelle et communicative que Fónagy (1983) distingue, que Derveaux réconcilie par la sémiophonie poétique, et que Bernabé transfère à la théorie du signe linguistique au niveau de la submorphémie. En diachronie, la théorie sémio-génétique de Philips distingue des unités sémiophoniques submorphémiques évoquant initialement l'activité articulatoire produisant le son perçu, puis co-fluctuent morphologiquement et sémantiquement en se réappliquant analogiquement à des domaines corporels et conceptuels divers.

référentiel apparemment étranger à l'impression sensible convoquée par la perception sensible réflexive de soi-même disant « chat » dans ses dimensions multimodales (audition et proprioception tactile de la motricité articulaire). Mais entre les deux, en chemin, on observe également l'absorption du premier niveau par le second : le morphème lexical centrifuge tend à absorber et conserver en son sein des fragments (devenus) submorphémiques et sublexicaux, produisant dans leur expérience articulaire même (motrice et sensorielle) une impression de nature à orienter la conscience vers la production imaginaire de l'idée d'une entité autre que corporelle mais accessible et concevable à travers une activité corporelle médiatrice.

Par exemple, au niveau lexical, le signifiant « canard » est dyadique en ce que la production vocale du signifiant complet évoque autre chose que l'impression motrice, auditive et tactile activée par ce signifiant en acte ; cependant, au niveau sublexical, ce signifiant « canard » involue un submorphème *k-n* monadique, un « sub-signifiant » qui, pour sa part, ne fait pas autre chose que spécifier un modèle de performance vocale pertinent pour se donner mentalement accès au répertoire des notions dont la convocation mentale passe par un kinème gestuel de même profil : pour *k-n*, l'idée d'articulation (mobilité de deux éléments rigides relativement à un pivot), commune à la mâchoire (*gnathos*, breton *genou* « bouche »), aux articulations corporelles autres que buccales (*genou*, *knuckle* « joint », « jointure »<sup>12</sup>), aux animaux se manifestant caractéristiquement par une mécanique articulaire (*cuniculus* / *conin*, *coniglio*, *conejo* « lapin » ; *canis* / *cane*, *chien* ; *canard*, *grenouille*), aux objets articulés (*canif* et *knife*, russe *knigu* « livre »), aux actes intellectuels d'articulation (*can* et *können* « pouvoir », *gnose*, *connaissance*). Ces submorphèmes, monadiques à leur niveau sublexical (au sein d'un lexème au demeurant dyadique à son propre niveau), interviennent en fonction médiatrice et asservie, perdent leur autonomie évocatrice en usage « ordinaire » : *k-n* de *canard* ne vise pas à faire prendre conscience au locuteur qu'il est en train de « conscientiser » l'idée du canard en transitant par une performance corporelle lui faisant incarner personnellement une propriété motrice pertinente, mais seulement à faciliter l'accès à l'idée étrangère par le biais de cette incarnation, raison pour laquelle les submorphèmes opèrent généralement « en cache », en subconscience, derrière le rideau de la sémantique lexicale qu'ils contribuent à constituer en toute discrétion<sup>13</sup>. Toutefois, dans des contextes spécifiquement poétiques, l'activité langagière même (poésie, jeux de mots, joutes orales, discours politique, chanson, publicité) s'intéresse intentionnellement à sa propre expérience réflexive. Paradoxalement, le signe lexical dyadique affirme sa « liberté de faire penser » par évocation centrifuge ouverte en s'appuyant sur et en maîtrisant la pression de sa composante centrifuge confinée par compression submorphémique et asservissement sémantique : les sous-composantes monadiques ne jouent qu'un rôle d'orientation de la construction du signifié, mais le signifié ne résulte jamais de la sommation des submorphèmes, même dans les cas où le signe se laisse intégralement décomposer en sous-

<sup>12</sup> Sur ce thème, sans entrer dans les détails, on trouve tous les termes où la notion d'articulation préfigure celle de fertilité biologique (*gyne*, *cuni-*, *con*, *cunt*) et de créativité abstraite (*genus*, *generis* → *genre*, *ingénierie* etc.)

<sup>13</sup> Le rapport liant la sub-sémantique sub-lexicale des submorphèmes à la sémantique lexicale des morphèmes est le même, dans le domaine de l'activité langagière, que le rapport liant le cerveau à la conscience dans le domaine de la « biologie cognitive » (expression tautologique dans le paradigme énaclif) : le cerveau est une machine à faire de l'esprit qui se garde bien de laisser la conscience entrevoir les biomécanismes sur lesquels se fonde sa propre production. C'est la raison pour laquelle l'agent autonome se vit comme un esprit indépendant du corps et aux commandes de l'action, de même qu'il vit le monde perceptuel apparent comme extérieur et objectif, comme s'il ne l'avait pas produit (Frith 2009). Cette illusion vertueuse est la condition *sine qua non* pour que le corps croie en le monde et en l'esprit que lui-même coproduit et réassocie par son activité vivante génératrice de réalité en tant qu'expérience vécue, ou *énaction*. De même, la submorphémie subreptitielle produit les idées abstraites par les voies motrices et voix buccales du corps agissant et parlant, mais elle s'en cache bien, ne tenant à laisser entrevoir que « l'objectif » est une fabrication du biologique-éthologique.



segments (ce qui est loin d'être toujours le cas). Pour cette raison, le signe linguistique est une unité comportementale *autopoïétique* capable d'émerger et de s'affranchir partiellement de la pression des sous-composantes (submorphémiques) qui jouent un rôle « alimentaire » (et non pas « organique ») dans la formation de l'unité lexicale *élémentaire* (laquelle est bien un modèle d'acte et non un corps vivant). *Le submorphème monadique alimente l'élément dyadique.*

Dans ces conditions, il reste à préciser **la nature même de l'invariant** du submorphème monadique alimentaire, de sa capacité à s'organiser à ce niveau en structures d'oppositions submorphémiques, et de préciser la manière dont ce dispositif s'articule avec les structures lexicales de niveau morphémique.

### 3. La question de l'invariant submorphémique

En sciences du langage, le *signe observable* est habituellement pensé comme construit symbolique de second ordre, métalinguistique, discerné par le linguiste en posture spectatorielle dans le cadre d'un travail analytique sur un ensemble artefactuel de formes de « langue ». En linguistique du signifiant éactivisée, l'analyse fait entrer dans le modèle symbolique le modèle de l'engagement actoriel du locuteur et prend en compte la pratique incarnée et épisodique du signe dans sa dimension éthologique, en tant que *geste* incarné (réalisé par un corps agissant, percevant et sémiotisant), interactif et normatif (le geste est social, guidé par des routines, éventuellement contraint par des normes qui les uniformisent) : elle prend pour départ une *praxéologie* (le *linguaging*), mais ne relève pas de la *pragmatique* (laquelle étudie la mise en œuvre des symboles langagiers dans des interactions en *discours* sémiotisés par des calculs tels que la recherche des présupposés et implicatures ou la gestion des intentions antagoniques)<sup>14</sup>. En intégrant à la modélisation du signe symbolique une composante éthologique gestuelle, l'approche se donne les moyens de faire évoluer la submorphémie structurale (les éléments formateurs) vers une submorphémie opératoire qui étudie la part du signifiant en tant que geste à l'émergence de représentations symboliques de langue elles-mêmes issues de l'incarnation écologique (pratiquée en discours *in situ*) inscrite dans le symbole.

#### 3.1. L'invariant gestuel et procédural du submorphème

Dans le domaine de la perception, l'idée centrale de la cognition incarnée est que les représentations et unités de sens qui apparaissent comme objectives et prédonnées sont en réalité construites par le corps en fonction de ses moyens propres. Ce point est aussi vrai de la réalité apparemment objective et matérielle construite par la perception visuelle et multimodale que pour la morphosémantique lexicale.

Pour la première, tout objet apparent est construit et présenté à la conscience en traitant le signal optique dans le contexte moteur du corps percevant avec toute son hétérogénéité organisée en réseau (oculomotricité, locomotion, préhension) : « voir » une table suppose un balayage oculaire qui se réalise en corrélation avec d'autres motricités (manuelles et autres)

---

<sup>14</sup> Ainsi, les pragmatiques telles que la théorie de la pertinence divergent radicalement des linguistiques incarnées et praxéologiques en ce que l'action qu'elles étudient ne concerne pas l'action signifiante dans sa dimension émergentiste ; au contraire, les pragmatiques s'accommodent aisément d'un paradigme symbolique et calculatoire. On peut distinguer la *pragmatique non réflexive de bas niveau* (une *épipragmatique*) étudiée par la praxéologie et la pragmatique réflexive de haut niveau (de fait une *métapragmatique*, ordinairement nommée *pragmatique* tout court). À défaut de cette distinction, on risque d'amalgamer les approches praxéologiques de la signifiante de *langue* et les pragmatiques du *discours*, voire d'exclure les premières de l'étude du signe. La psychomécanique du langage elle-même a parfois été qualifiée de *pragmatics* par des cognitivistes américains sur la base du même amalgame.

enregistrées lors des balayages oculomoteurs d'objets antérieurs analogues à la table, aussi n'est-il pas possible de « voir » la table sans convoquer concomitamment les propriétés sensorimotrices (culturelles et normatives) pertinentes pour reconnaître ce que la table « signifie » en tant que construit visuel sémiotique et le type de possibilités pragmatiques qu'elle préfigure, matériellement et symboliquement (la table comme terrain de jeu, de négociation, etc.). Dans ce monde « matériel » que nous voyons, segmentons, classons et mémorisons, il n'existe aucun élément, aucun détail d'apparence « immédiate » qui ne soit élaboré sans mobiliser un réseau de kinèmes sensorimoteurs hétérogènes guidés par la pratique sociale dans sa dimension normative et culturelle<sup>15</sup>.

Pour cette raison, dans le lexique des langues humaines, la submorphémie monadique n'est aucunement une anomalie, mais au contraire la poursuite de la perçaction au niveau réflexif de la vocalisation du signifiant. En tant que construit visuel, le canard (animal) implique un ensemble de kinèmes construits par le sujet humain au gré de ses rencontres, avec sa dose de nécessité et de fluctuation. En tant que modèle de performance vocale, le mot canard implique et sélectionne un submorphème conventionnel unique (*k-n*) qui joue le rôle de figure kinématique imposée par laquelle tout francophone est tenu de (se) donner accès à l'idée de canard via ce modèle de chemin corporel plutôt qu'un autre.

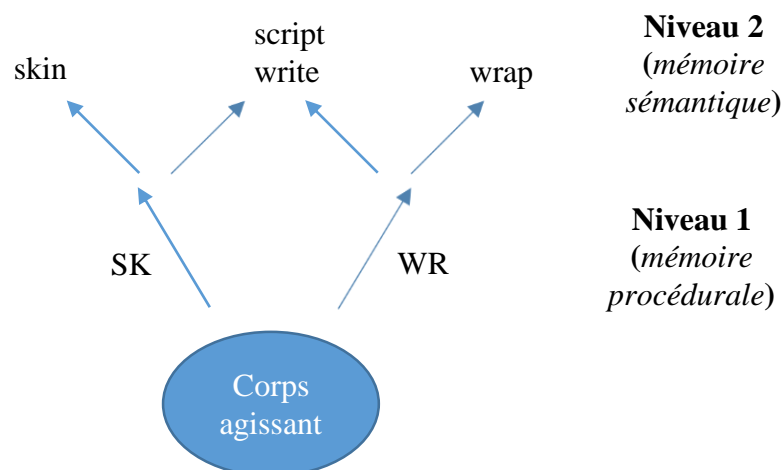
### 3.2. L'articulation *invariant submorphémique ~ invariant morphémique*

L'invariant submorphémique sélectionne le modèle d'activité corporelle à travers laquelle la notion est constituée ; c'est le principe même de la cognition incarnée : le submorphème parle non pas de la notion, mais du geste par lequel on la constitue ; non pas de la chose du monde, mais de la façon dont le corps la produit en idée. Si la notion a un signifié objectal *résultatif* (qui concerne l'objet que l'on essaie de penser), le submorphème a un invariant artisanal opératif (qui concerne le processus incarnée de fabrication l'idée), et les deux invariants n'opèrent pas au même niveau : l'opératif participe à la constitution du résultatif<sup>16</sup>. La submorphémie joue un rôle *d'amorçage* et *d'orientation* qui permet de spécifier un kinème constituant par opposition à d'autres kinèmes mais ne permet en aucun cas de prédire ou déterminer le type de notion auquel il contribuera. Pour cette raison, un submorphème donné peut intervenir dans des notions complètement hétérogènes (exemples avec KN) ; inversement, une notion donnée comme celle d'écriture peut être obtenue en passant par des submorphèmes et modèles de kinèmes différenciés (*script* et *write*). Le submorphème participe à la constitution de la notion mais n'est pas une notion à l'état de puissance.

---

<sup>15</sup> A. Berthoz (2011) nomme *perçaction* le fait que l'inscription motrice de la perception produise des objets visuels qui intègrent des modèles moteurs empruntés à l'expérience enregistrée, constitutive de prédictions et de décisions qui s'ignorent (par exemple à quoi peut servir la table visuelle). J. Gibson (1979) nomme *affordances* (faisabilités, possibilités) le paradigme de modèles d'action associé aux objets perceptuels – mais il ne s'inscrit pas dans une perspective incarnée. La *perçaction* explique la constitution du « réel » tel que le conçoit M. Merleau-Ponty : un produit de perception « customisé », « sur mesure », d'emblée adapté à l'engagement du corps du fait d'avoir été produit par lui. Pour cette raison, le réel en tant qu'expérience produite est simplexe (Berthoz 2009) : chargé de modèles d'actions pertinentes, il s'offre d'emblée à l'engagement pragmatique sans en passer par un traitement du signal requérant un calcul qui serait cognitivement coûteux, chronophage, voire épuisant.

<sup>16</sup> J. Bernabé (2012) se demande si l'approche monadique du signifiant ne revient pas à faire de la submorphémie un cas sémiotique particulier de la morphématique générale, et donc à rendre superflue l'ouverture d'un niveau analytique spécifiquement submorphémique ; puis il renonce finalement à cette neutralisation en raison de différences morphosémantiques irréductibles. Notre approche poursuit cette démarche : en attribuant à la submorphosémantique un rôle opératif constituant relativement à la notion et ancré dans la kinématique corporelle, on lui reconnaît un champ d'invariance préparatoire et indissociable de celui de la linguistique du signifiant au niveau morphémique.



**Figure 1.**

En psychologie cognitive<sup>17</sup>, E. Tulving distingue les mémoires épisodique, procédurale et sémantique : la mémoire épisodique est le souvenir *réflexif* d'un événement donné, localisé dans l'espace et dans le temps, par exemple une rencontre dans la rue. La mémoire procédurale est l'enregistrement non réflexif d'un *modus operandi* routinier, stabilisé par sa récurrence, par exemple le fait d'enfiler son pantalon par la jambe droite ou la gauche le matin, que jamais l'on ne « conscientise » et dont jamais l'on ne parle (sauf ici). La mémoire sémantique est le souvenir de l'idée produite par l'activité langagière ; par exemple, ici, le fait d'avoir parlé de l'enfilage de pantalon en tant que mémoire procédurale. Par rapport à cela, en sémantique lexicale, le morphème est une unité d'action qui restaure la mémoire sémantique d'une notion, alors que le submorphème est une sous-unité d'action signifiante qui restaure l'enregistrement d'une procédure d'accès à la notion mais ne fournit pas pour autant un souvenir réflexif (sauf éventuellement en contexte poétique qui le souligne). Enfin, une occurrence du mot peut être enregistrée en mémoire épisodique.

Ce que le schéma signifie donc, c'est que la submorphémie organise un modèle *conventionnel* de mémoire procédurale permettant de constituer les notions lexicales-morphémiques par un parcours kinématique-submorphémique qui à son niveau intègre une trace du chemin suivi. Ce parcours praxéologique, qui rend compte de l'*action d'accès* à la notion à travers l'*action signifiante*, ne présume en rien des distinctions au niveau lexical en mémoire notionnel sémantique – qui doivent leur contenu aux oppositions entre notions dans un champ lexical donné, ainsi qu'à l'historique de l'inscription des mots dans des modèles de situation et de discours. Les niveaux 1 et 2 sont deux niveaux de structuration différents : le niveau 2 lexical concerne la totalité du lexique d'une langue et modélise des distinctions entre des signifiés notionnels portés par des mots ; le niveau 1 concerne la totalité des submorphèmes d'une langue, s'organise à son niveau propre en structures distinguant des kinèmes d'accès. Le niveau 2 n'est pas à dériver intégralement du niveau 1 (et l'ensemble ne saurait former un graphe) : tout le lexique (morphologique) n'inclut pas nécessairement un kinème d'accès ; au contraire, l'organisation du niveau 1 et sa relation au niveau 2 est une variable typologique – langues romanes, germaniques, sémitiques (cf. Bottineau 2014) –, et le second niveau n'est pas subordonné au premier.

<sup>17</sup> La psychologie cognitive conçoit la mémoire comme un système de traces récupérables, enregistrées par un support organisé modulairement, alors que l'énactivisme biologique envisage des processus continus et fluctuants dont la poursuite, tantôt occulte, tantôt manifeste à l'attention, produit un effet de récupération de trace (Rosenfield 1989). On laisse ici de côté cette discussion.

Ces deux niveaux de structuration, de même que les relations entre l'un et l'autre, se mettent en place par une dynamique systémique qu'il convient de distinguer de la structure elle-même.

#### 4. Submorphémie et système

##### 4.1. Quelle distinction entre *système* et *structure* ?

En linguistique, A.-G. Toutain (2012) a montré que l'écart entre système et structure a été largement brouillé dans le cadre d'un structuralisme qui, se concentrant sur la *structure* d'une langue, déclarait s'appuyer sur la conception saussurienne de la langue en tant que *système* – « où tout se tient », rajouterait A. Meillet (1903 : 475). F. de Saussure lui-même, pourtant, n'utilisait pas le terme de *structure* qui donne son nom au *structuralisme*. Les deux termes sont-ils équivalents ? Recouvrent-ils la même réalité ? Si ce n'est pas le cas, quelles portes ouvre-t-on en les distinguant ?

Le paradigme de l'énication – fondé par deux biologistes chiliens et qui s'est construite sur la description du fonctionnement des systèmes vivants – en propose une distinction possible. Pour F. Varela & H. Maturana<sup>18</sup>, ce qui caractérise le vivant est précisément sa capacité à s'autoproduire et à régénérer continuellement ses propres composantes ; ils parlent ainsi de *système* pour désigner cette organisation dynamique, *génétique* (au sens large, qui *génère*) et qui s'auto-produit, toujours en action (« en vie »). La *structure*, ensemble de composantes imbriquées et qui interagissent entre elles, est le *résultat* de cette dynamique systémique.

Du point de vue du langage, la distinction ainsi proposée apparaît porteuse<sup>19</sup>. Elle invite à penser l'ensemble structuré de formes, reliées les unes aux autres en paradigmes tel que le formalise l'observateur grammairien ou linguiste, en position de *structure* (résultative). Elle invite également à considérer la dynamique génétique qui engendre cette structure : cette dynamique peut être assimilée à ce que H. Maturana appelle en espagnol le *lenguajear* – aussi connu sous son nom anglais, *languageing*<sup>20</sup>. Derrière ce néologisme curieux, l'auteur place non pas l'acte ponctuel de « mise en œuvre » d'une structure abstraite et latente, mais une dynamique éthologique collective récurrente dans laquelle s'inscrivent les locuteurs ; la thèse du *languageing* ne met pas au premier plan l'idée d'une structure de formes abstraites à « mettre en œuvre », mais celle d'un flux éthologique de *pratiques incarnées* dans lequel chaque locuteur s'engage (comme dans une partie d'un sport collectif), tout en prolongeant l'encours par son propre apport. Ce flux dessine alors un *système de production de ses propres composantes*, dans lequel la répétition des signes comporte une marge de réinvention, réanalyse, renégociation de ces derniers.

---

<sup>18</sup> « Una máquina autopoietica es una máquina organizada como un sistema de procesos de producción de componentes concatenados de tal manera que producen componentes que : i) generan los procesos (relaciones) de producción que los producen a través de sus continuas interacciones y transformaciones, y ii) constituyen a la máquina como una unidad en el espacio físico. Por consiguiente, una máquina autopoietica continuamente especifica y produce su propia organización a través de la producción de sus propios componentes, bajo condiciones de continua perturbación y compensación de esas perturbaciones » (Maturana & Varela 1994 [1972] : 69).

<sup>19</sup> Sur cette distinction en linguistique et ses apports, voir M. Poirier (à paraître a), ainsi que D. Roulland (2018) et C. Douay & D. Roulland : « Il faut faire très attention [...] à ne pas confondre ce qu'est un 'système' avec ce qu'on peut appeler des 'structures'. Les structures sont des formes produites par le système, des formes locales donc, spécialisées et qui peuvent varier plus ou moins d'une langue à l'autre. Au niveau des structures, il y a au mieux des formes plus ou moins générales, mais rien d'universel. [...] nous disons qu'en-deçà des structures, il faut positionner le système génétique qui les produit. » (2014 : 10-11)

<sup>20</sup> Traduit en français notamment par le terme *parlance* (Bottineau 2011).

Dès lors, toute réinvention, toute réanalyse, éventuellement tout « dérapage créatif » – y compris « fautif » au regard d'une norme grammaticale, ou déviant par rapport à une analyse distributionnelle classique – en arrive à faire partie du *fonctionnement même* du système, qui continuellement se régénère et s'autoproduit<sup>21</sup>. De fait, nombreux sont les cas d'étymologie populaire qui illustrent cette dynamique systémique : ainsi, le *pantalon* qui (n'étant pourtant pas un *panta-long*) a donné lieu, après resegmentation, à la création analogique du *pantacourt* ; ainsi, le fameux *somnolent* de F. de Saussure qui (n'étant pourtant pas originairement un participe présent *somnolant*) a donné lieu, après resegmentation, à la création du verbe *somnoler* et toutes ses formes dérivées. Les cas de paradigmatization où a semblé jouer la détection d'une analogie signifiante entre les éléments paradigmatized sont également parlants : *black blanc beur* (liés par un *b* submorphémique) ; *ne... pas / point / plus* (marqués d'un *p* submorphémique commun)<sup>22</sup>.

Tous ces cas – exemples de la manière dont des segments non-morphémiques peuvent jouer, être relus, réinterprétés puis mettre en réseau signifiant des formes qui ne se connaissaient pas nécessairement au départ –, loin d'être des écarts par rapport à un *système*, en sont au contraire une illustration du fonctionnement perpétuellement (re)créatif.

« Mettre en réseau signifiant des formes qui ne se connaissaient pas nécessairement » : c'est exactement ce que font l'*allitération*, l'*assonance*, l'*harmonie imitative* ; ponctuellement, dans l'espace restreint et clos d'un texte particulier, elle mettent en réseaux signifiants des formes présentant un élément commun. Ainsi l'« **affreux Alfred** » ou « le **stade du constat et des questions** » (cités en introduction) témoignent-ils d'un phénomène par lequel les différents signifiants ici co-présents se font « attraper » analogiquement les uns par les autres, sans que cette analogie soit nécessairement *prévue* au départ. Il y a peut-être là, non pas seulement un procédé ponctuel qui serait spécifique au jeu ou à la poésie, mais un procédé général qui spécifie le fonctionnement même du système ; il y a peut-être là l'affleurement d'une dynamique systémique plus large<sup>23</sup>.

## 4.2. Un exemple cognémique

Outre les cas précédents où interviennent des segments non-morphémiques nouvellement perçus, afin d'observer cette dynamique systémique, prenons un exemple où intervient une opposition plus précisément *cognémique* – submorphèmes investis dans des microstructures grammaticales et motivés par leur profil articulatoire.

Le cas de la microstructure que forme l'*article (el~un)* en espagnol est à ce titre particulièrement parlant. Historiquement, les deux éléments de la microstructure actuelle sont issus de deux souches ne se connaissant pas initialement – un démonstratif d'un côté, un numéral de l'autre –, ce qui peut à première vue rendre leur rapprochement curieux (Tollis 2017) ; M. Molho avait également souligné que leur appariement ne fonctionnait *a priori* que dans « une linguistique du signifié »<sup>24</sup>.

Travailler au niveau cognémique, pourtant, apporte une piste de recherche potentiellement fructueuse ; parmi les oppositions cognémiques connues en espagnol, ont pu

<sup>21</sup> Voir Poirier & Bottineau (2018).

<sup>22</sup> Voir Poirier (à paraître b) sur les forclusifs en français et la sélection historique de monosyllabes en *p-* et *k-* dans un ensemble de possibilités.

<sup>23</sup> On rejoint là l'idée selon laquelle ces figures sont peut-être « le propre du discours poétique, mais n'en sont paradoxalement pas l'apanage » (Bravo 2011 : 222).

<sup>24</sup> « Ces deux articles ne forment système que dans la seule perspective d'une grammaire du signifié, qui se désintéresserait des signifiants, c'est-à-dire des formants qu'ils intériorisent et qui les inscrivent dans deux champs systématiques respectifs fondés à l'analogie des signes : le système *\*n* et le système *\*l* » (1988 : 292)

être repérées celles de I/A, T/K, S/T, mais également L/N (*el~un, cual~cuan, tal~tan, algún~ningún*) : consonnes toutes deux caractérisées par la *reivation* de l'air expiré – des deux côtés de la langue pour la première, vers le canal nasal pour l'autre. On les trouve régulièrement appariées ailleurs qu'en espagnol également : ainsi, les langues sémitiques forment-elles leur négation alternativement sur L ou sur N ; ainsi le basque forme-t-il son conjonctif positif sur L et ses conjonctifs interrogatif et négatif sur N<sup>25</sup>. Comprendre la microstructure *el~un* dans une linguistique du signifiant, c'est peut-être entendre cette opposition cognémique qui se met en place lorsque les deux formes venues de structures initialement disparates s'attirent l'une l'autre en une microstructure nouvelle ; il n'est pas exclu que l'opposition cognémique L/N ait joué un rôle dans l'attraction mutuelle de l'un par l'autre.

Cette attraction imprévue au départ est une illustration de la dynamique *systemique* par laquelle les signifiants sont perpétuellement lus, relus, réanalysés, désappariés et réappariés les uns aux autres ; à l'arrivée, c'est une *microstructure* qu'ils forment.

## Conclusion

Comme on le constate, la submorphémie ne forme pas un domaine monolithique : il en existe une grande diversité d'approches, qui peuvent se positionner différemment quant aux questions du statut de la forme (action ou symbole), du statut du sens (impression ou geste), et de la nature de la relation qui les lie (intégration ou distinction).

Les submorphèmes, plus que tout autre segment, impliquent dans leur définition une prise en compte de l'expérience de l'acte de signification par les sujets parlants, ce qui les place intrinsèquement en affinités avec la poétique, et rend nécessaire l'introduction dans ces segments linguistiques d'une composante poétique.

À cet égard, on pourrait dire que le poème construit par un auteur propose, dans une coexistence occasionnelle en syntagme, un « paradigme potentiel » de signifiants *ponctuellement* paradigmatés par des analogies non-morphémiques. À l'inverse, le paradigme construit par le linguiste, où s'inscrivent des formes liées entre elles par des ressemblances non-morphémiques, apparaît comme un « poème virtuel »<sup>26</sup>, en ce que ces ressemblances sont comme des allitérations et assonances potentielles.

Si, comme on l'a vu en dernier lieu, les paradigmes *structurés* qu'étudie la linguistique sont le résultat d'une dynamique *systemique* (productrice et organisatrice), cette dynamique ne se vit pas habituellement aux niveaux réflexif, individuel et intentionnel, en ce qu'il s'agit d'une activité éthologique collective. Et si la poétique consistait précisément en un retour réflexif sur la dynamique *systemique* et créatrice de structures ? Et si la poétique survenait justement lorsqu'un locuteur ou scripteur se concentre sur l'expérience vécue de cette dynamique qui aligne analogiquement entre elles des formes qui ne se connaissaient pas nécessairement, qui en relit et réanalyse certaines de manière ludique et éventuellement inédite, qui en crée de nouvelles sur le modèles d'autres existantes ? La question est d'autant plus cruciale que la poétique joue un rôle important dans l'apprentissage du langage, dans l'inclusion de l'enfant en tant que « language-builder » à l'activité du *languageing*, notamment à travers les activités ludiques familiales et scolaires des chansons, poésies, charades, comptines, *nursery rhymes*, etc. En ce cas, la poétique encadre la submorphémie linguistique en amont et en aval : en heuristique d'apprentissage et en pratique artistique et hédonique.

<sup>25</sup> Et de manière amusante, R. Dixon (2016 : 12), lorsqu'il invente une langue imaginaire lui permettant d'illustrer l'opposition *positif ~ négatif*, choisit un marqueur inventé *la* comme marqueur du positif et *na* comme marqueur du négatif.

<sup>26</sup> L'expression apparaît chez D. Bottineau (1999 : 50), qui montre que la submorphémie « assimile la banque des grammèmes à une sorte de vaste poème virtuel ».

## Bibliographie

- Bernabé Jean (2012). « Submorphémique et sémiophonie créole ». *Miranda*, 7. [En ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/miranda/4276>.
- Berthoz Alain (2009). *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.
- Berthoz Alain & Andrieu Bernard (2011). *Le Corps en Acte. Centenaire de Merleau-Ponty*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Bohas Georges (1997). *Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*. Paris/Louvain : Peeters.
- (2016). *L'illusion de l'arbitraire du signe*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Bottineau Didier (1999). « Du son au sens : l'invariant de I et A en anglais et autres langues », communication présentée au séminaire *Oralité et traduction* (CERTA, Université d'Arras), 14/09/1999. Texte de la communication en ligne. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889/document>.
- (2009). « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, LIV, 3, p. 125-151.
- (2010). « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », dans G. Le Tallec-Lloret (dir.), *Vues et contrevues, Actes du XIIIe Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008*. Limoges : Lambert Lucas, p. 19-40.
- (2012). « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale espagnole », dans G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, p. 37-56.
- (2014). « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », *Le français moderne*, 82/2, p. 243-270.
- (2017). « Du languaging au sens linguistique », *Intellectica*, 68, p. 19-67.
- Bravo Federico (2010). « Poétique de l'ordinaire : les autres figures du discours », *Bulletin Hispanique*, 112-1, p. 343-355.
- (2011). *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Douay Catherine & Roulland Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Firth John Rupert (1930). *The tongues of men, and speech*. London : Oxford University Press.

- Fortineau-Brémond Chrystelle (2012). *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Gibson James J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception*. London : Routledge.
- Jakobson Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- Le Tallec-Lloret Gabrielle (2012). « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », dans G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnole*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, p. 16-38.
- Maturana Humberto & Varela Francisco (1994 [1972]). *De máquinas y seres vivos. Autopoiesis : la organización de lo vivo*. Santiago de Chile : Editorial Universitaria Lumen.
- Meillet Antoine (1903). *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette.
- Molho Maurice (1988). « L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO) », dans *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Claire Blanche-Benvéniste, André Chevel & Maurice Gross (éd.). Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 291-303.
- Monneret Philippe (2003). *Le sens du signifiant*. Paris : Honoré Champion.
- Nemo François (2004). « Éléments pour une typologie linguistique des rapports forme/sens », *Cahiers de linguistique analogique*, 2, p. 205-226.
- (2005). « Morphemes and Lexemes versus Morphemes or Lexemes », dans Booji, Guevara, Ralli, Sgroi & Scalise (éd.), *Morphology and Linguistic Typology. Proceedings of the 4th Mediterranean Morphology Meeting (MMM4)*, Catania : Université de Bologne, p. 195-208. [En ligne]. URL : <https://geertbooij.files.wordpress.com/2014/02/mmm4-proceedings.pdf>.
- Philps Dennis (1997). « À la recherche du sens perdu : <sn->, du marqueur au mythe », *Anglophonia / Sigma 2*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 209-238.
- (2012). « Le concept de 'marqueur sub-lexical' : bilan d'un ballon d'essai », *Anglophonia/Sigma*, 16/32. [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/anglophonia/211>.
- Poirier Marine (2018). « Más et ses 'marqueurs du standard' en espagnol : de ~ que en chronosyntaxe interlocutive », *Corela*, 16/2. [En ligne]. URL : <https://journals.openedition.org/corela/6910>.
- (à paraître). *La coalescence en espagnol. Vers une linguistique du signifiant éactivisante*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Rosenfield Israel (1989). *L'invention de la mémoire*. Paris : Flammarion.



- Roulland Daniel (2018). « Structure ou système ? », communication aux ateliers d'été du CERLICO, *La linguistique post-structuraliste a-t-elle liquidé le structuralisme ?*, G. Col, Ph. Granger & F. Lambert (org.), septembre 2018, Université de La Rochelle.
- Tournier Jean (1985). *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Paris-Genève : Champion-Slatkine.
- Toussaint Maurice (2003). « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 331-350.
- Toutain Anne-Gaëlle (2012). *Montrer au linguiste ce qu'il fait. Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Louis Hjelmslev, Roman Jakobson, André Martinet, Émile Benveniste) dans sa filiation saussurienne*. Thèse de doctorat de l'Université Paris IV – Sorbonne, dir. Georges Molinié & Christian Puech. [En ligne]. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676/document>.